



**HAL**  
open science

## Note de lecture: "Dead Cities" (Mike Davis)

Bénédicte Tratnjek

► **To cite this version:**

| Bénédicte Tratnjek. Note de lecture: "Dead Cities" (Mike Davis). 2010. halshs-00522925

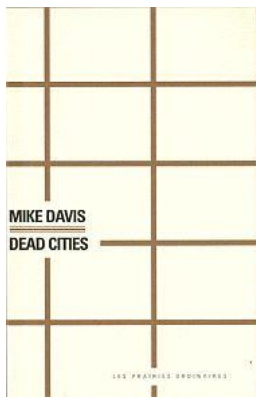
**HAL Id: halshs-00522925**

**<https://shs.hal.science/halshs-00522925>**

Submitted on 3 Oct 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**Mike Davis, 2009, *Dead Cities*, Les Presses Ordinaires, collection Penser/Croiser, Paris, 140 p. (1<sup>ère</sup> édition en anglais, 2002, The New Press).**

Si Yves Lacoste a écrit le célèbre *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Mike Davis aurait pu intituler cet ouvrage « La géographie urbaine, ça sert, aussi, à détruire les villes ». Dans cet essai, Mike Davis, incontournable spécialiste de géographie et de sociologie urbaines, entraîne ainsi le lecteur dans l'histoire urbaine (mal connue) de la destruction des villes. Immédiatement, le sujet fait penser à Stalingrad ou Bagdad, mais l'auteur nous propose ici d'analyser des « villes mortes » moins célèbres pour certaines, et surtout d'étudier les phases préalables de la destruction des villes, ainsi que l'utilisation de l'urbanisme et de la géographie urbaine comme outil de destruction orchestrée pour commettre des dégâts matériels et psychologiques profonds. Parce qu'il existe des villes créées seulement dans le but de les détruire.

C'est ainsi que Mike Davis commence cet essai, sans introduction, en consacrant sa première partie au « *cadavre berlinois dans le placard de l'Utah* ». En effet, existent aux Etats-Unis des « villes-fantômes » dans lesquelles aucun habitant n'a jamais résidé. Ces villes n'ont précisément jamais eu pour fonction d'accueillir des habitants : des villes construites pour être sans urbanité. Des maisons, des immeubles, des industries vides dans ces répliques à l'identique de quartiers berlinois ou de quartiers tokyoïtes. Le premier exemple fut le « Village allemand », construit à la hâte pendant la Seconde Guerre mondiale, pour être une ville morte, condamnée à être construite puis détruite, reconstruite puis de nouveau détruite. A quoi servait donc cette ville-test ? A l'effort de guerre. Mike Davis évoque ainsi ce « Village allemand » au « Village japonais », modelé pour être le plus ressemblant possible aux quartiers populaires de Berlin, depuis l'usage de matériaux spécifiques pour les constructions jusqu'au respect de la structure urbaine. Puis anéanti à coup d'incendies urbains répétitifs, déclenchés par des bombardements aériens. L'objectif : tester l'efficacité d'une telle pratique, tester les lieux susceptibles d'enflammer la plus grande étendue urbaine possible, puis adapter les bombes qui seront finalement envoyées au-dessus de Berlin. Une ville-fantôme créée pour détruire une « vraie » ville. Deux villes mortes. Les militaires étatsuniens, aidés d'urbanistes et d'architectes, ont ainsi construit des villes-tests au cœur des zones non peuplées des Etats-Unis, afin d'augmenter le potentiel destructeur de la méthode de l'incendie urbain par bombardement aérien, qui sera appliquée dans les quartiers les plus peuplés de Berlin, avec une redoutable efficacité. La destruction par le feu de « villes ennemies » n'est pas laissée au hasard : les territoires urbains détruits sont pensés, systématisés et l'incendie devient une arme dont l'efficacité doit être implacable. « *Il existait bien entendu d'autres manières de terroriser les Allemands depuis les airs. On aurait pu choisir, par exemple, les manoirs des élites industrielles et politiques nazies comme cibles du châtimeur aérien. Mais c'était prendre le risque d'une revanche contre les pairs de Burke, et cela fut exclu d'emblée par Cherwell :*

« Les bombardements doivent être principalement dirigés contre les habitations de la classe ouvrière. Les logements des classes moyennes sont entourés de trop d'espace ; cela nous ferait perdre de nombreuses bombes. » Par conséquent, les sordides Mietskasernen furent désignés comme objectifs prioritaires, et le terme de « bombardement de zone » fut adopté comme euphémisme officiel pour remplacer celui d' « extermination », autrefois employé par Churchill » (p. 15). Afin d'appliquer également cette méthode contre le Japon, d'autres villages de ce type vont être rapidement construits, reprenant eux les normes urbanistiques et architecturales de la ville japonaise : pas question d'envoyer des bombes contenant des explosifs susceptibles de faire « insuffisamment » de dégâts, parce qu'inadaptées à la spécificité de la voirie ou des matériaux des habitations de la ville japonaise ! La géographie humaine, elle aussi, est prise en compte : les cibles seront les quartiers populaires (à Berlin comme dans les villes japonaises), accueillant une population non seulement très nombreuse, mais surtout susceptible d'offrir une « main-d'œuvre » à une résistance armée contre les opérations militaires menées par les Etats-Unis. Parce que les « villes mortes » dont nous parle Mike Davis sont d'abord des « villes punies », pour accueillir une population ennemie au cours de ce conflit mondial.

La deuxième partie, les « flammes de New-York », plonge le lecteur, sans transition, dans une autre ville et un autre temps. Mike Davis entraîne le lecteur dans la ville de New-York, à la veille des attentats du 11 septembre 2001 (l'ouvrage a été publié en 2002 aux Etats-Unis). Il propose ainsi une réflexion sur les « *fear studies* », en questionnant l'avènement de la société de la peur et les conséquences – notamment en termes d'urbanisme sécuritaire – de l'économie de la peur dans les sociétés actuelles. « Bien sûr, la peur a refaçonné la vie urbaine américaine depuis au moins la fin des années 1960 ; mais le nouveau terrorisme fournit un puissant multiplicateur keynésien » (p. 60). Mike Davis montre combien l'urbanisme et l'urbanité new-yorkais sont affectés par la peur comme filtre de représentation opératoire sur l'imaginaire spatial collectif « conditionnant » les perceptions de la ville comme espace de vie menaçant. Ces représentations conditionnent elles-mêmes les réponses urbanistiques d'ordre sécuritaire (depuis la vidéosurveillance jusqu'à la multiplication de « l'armée d'agents de sécurité »). L'avènement de la société du risque (que Mike Davis analyse davantage comme une représentation devenue une réalité, plus qu'une réalité s'imposant à l'imaginaire spatial) est responsable de l'avènement de l'urbanisme sécuritaire qui « *dissipera totalement les derniers refuges d'intimité de notre vie quotidienne* » (p. 61). Selon la démonstration de Mike Davis, la sécurité devient une caractéristique de l'urbanité dans la ville étatsunienne. Les effets indirects des attentats du 11 septembre 2001 se lisent également dans la frayeur quant au désastre économique lié à la fuite de 22.000 emplois de New-York. A cette transformation des territoires de l'emploi (qui se traduit par une crise fiscale et une déconcentration des entreprises), répond une économie de la peur (qui s'ancre dans la frayeur d'une dispersion spatiale des grandes entreprises de Manhattan vers des quartiers non seulement aux loyers plus modérés, mais surtout qui semblent, eux, « à l'épreuve des bombes »). A l'économie de la peur, répond une profonde injustice spatiale quant à la reconstruction de Manhattan, qui « impose » un sacrifice pour les autres quartiers, surtout les plus défavorisés. A la manière des villes de l'immédiat après-guerre, la reconstruction laisse entrevoir, à New York, une profonde inégalité spatiale, au prisme d'un rapport centre/marges (bien que les marges sociales de la ville n'aient pas été affectées par les destructions suite aux attentats) établissant une inégale géographie des priorités. Mike Davis questionne ainsi la « solidarité » urbaine comme productrice d'une géographie des inégalités. En faisant allusion à la superproduction cinématographique hollywoodienne *La Guerre des Mondes* (voir la [critique géographique du film](#) par Alexandra Monot sur le site des *Cafés géographiques*), s'appuyant sur un scénario apocalyptique devenu « classique » de l'invasion

extraterrestre comme menace à la survie de l'Humanité, Mike Davis montre combien la peur de « l'Autre », fondée sur une profonde méconnaissance et incompréhension des « ailleurs », marque l'urbanité new-yorkaise – et plus généralement étatsunienne par effet de diffusion d'une peur relayée par les médias – par une paranoïa visible dans l'avènement d'une société de la différenciation, du rejet et de la suspicion, création marketing des médias, qui opposent, dans une grille de lecture simpliste et dangereuse, les « cultures ». « *Le Texas Observer, un hebdomadaire progressiste ayant refusé de minimiser cette terreur intérieure* [la peur de « l'Autre » et de sa présence au sein même de la ville], *a fait état, début octobre 2001, d'une vague de violence ayant « ricoché » à travers les banlieues de Dallas immédiatement après les attaques sur New York et Washington* » (p. 68). Cet imaginaire spatial de la ville menaçante parce que lieu d'échanges et de rencontres s'est donc diffusé au point de faire de l'urbaphobie un agent de reconfiguration de l'urbanité caractérisée par la peur, décrite comme fanatique, de la différence. Des attentats de New York aux bombardements aériens sur la ville sinistrée de Kaboul, Mike Davis relie ces « dead cities » à la « *mondialisation de la peur* » (p. 72) comme créatrice d'un urbanisme de destruction.

Dans la troisième partie, Mike Davis s'attache à rappeler le besoin urgent de comprendre les liens ville-nature, et d'une enquête scientifique approfondie sur le cas des très grandes villes, qu'il décrit comme le « *produit le plus dramatique de l'évolution culturelle humaine* » (p. 76). Son discours n'est, pour autant, pas aussi catastrophique qu'il peut le paraître : il ne s'agit pas d'un manuel, mais bien d'un essai dans lequel scientificité et convictions personnelles s'entremêlent. C'est ainsi que l'on apprend pourquoi Mike Davis s'est intéressé aux « villes mortes ». Dans la continuité de son ouvrage *Planet of Slums* (traduit en français sous le titre : *Le pire des mondes possibles. De l'explosion urbaine au bidonville global*, La découverte, 2006), dans lequel il propose notamment une écologie des bidonvilles, il s'interroge sur l'écologie urbaine. Les très grandes villes (qu'il définit comme « *celles dont l'empreinte environnementale est globale et non simplement régionale* » p. 76), « *devraient sans conteste faire l'objet de la plus urgente et de la plus exhaustive des enquêtes scientifiques. Mais cela n'est pas le cas. Nous en savons plus sur l'écologie des forêts tropicales que sur l'écologie urbaine* » (p. 76). Le contrôle environnemental, que Mike Davis compare volontiers au labeur de Sisyphe et qui « *requiert un investissement continu et un entretien systématique : qu'il s'agisse d'un système de contrôle des inondations valant plusieurs milliards de dollars ou simplement de désherber le jardin* » (p. 74), est, selon lui, un enjeu prioritaire pour lequel il est nécessaire de déconstruire les schémas de pensée qui résident actuellement sur la manière d'appréhender la dialectique ville-nature. Dans cette perspective, « *les « villes mortes » pourraient nous en apprendre beaucoup sur les dynamiques de la nature urbaine* » (p. 77).

Dans le premier paragraphe de cette partie, Mike Davis argumente ainsi sa thèse en s'appuyant autant sur la littérature post-catastrophe (avec les romans de Richard Jefferies et de George R. Stewart), sur les photographies de Camilo Vergara dans les territoires laissés à l'abandon du Bronx, de Newark et de Détroit (qui « *constituent une archive unique pour la compréhension de la déréliction comme processus paysagers* » p. 79), sur les recherches de botanistes dans les débris de Whitechapel, d'Altona ou de Neukolln (où « *ils découvrent que la guerre était le catalyseur d'une expansion rapide d'espèces étrangères auparavant rares, résultant de la création d'une nouvelle flore urbaine parfois désignée sous l'appellation de « Nature UU »* ». *Leurs travaux constituent les fondements de l' « écologie rudérale », soit l'étude scientifique des marges urbaines et des territoires laissés à l'abandon* » p. 78). Son argument : sous les ruines, la nature. Mais quelle nature découvre-t-on ces « villes mortes » ? Comment les « villes mortes » peuvent-elles devenir un laboratoire pour les recherches en

écologie urbaine ? C'est ce que Mike Davis s'attache à montrer dans les paragraphes suivants, dans lesquels il entremêle scientificité et convictions personnelles.

Il décortique ainsi la littérature qui s'intéresse au « *thème de la Nature dévorante, victorieuse de la ville pestilentielle* » (p. 84), au prisme de l'analyse de la « reconquête » de la nature sur la ville post-apocalyptique pour dénoncer les pollutions urbaines comme mal dominant d'une très grande ville « insoutenable » (Mike Davis n'emploie pas ce terme, on fait ici référence à l'ouvrage *La ville insoutenable* dirigé par Augustin Berque, Philippe Bonin et Cynthia Ghorra-Gobin). La catastrophe écologique reste le fil conducteur de l'ensemble du paragraphe sur la « métropole toxique » qui est décryptée au fil de l'imaginaire littéraire. Mike Davis insiste sur ce point (notamment avec une longue description du roman de Jefferies sur le Londres post-catastrophe : *After London*) pour montrer combien la très grande ville a toujours été associée au cauchemar apocalyptique de son autodestruction. La littérature est hantée par la peur de la ville : « ville hideuse » dans les *Nouvelles de nulle part* de Williams Morris, « ville morte » dans *La Peste écarlate* de Jack London... Les exemples ne manquent pas, mais ont pourtant été trop longtemps, pour Mike Davis, en marge de l'histoire naturelle. L'influence de George Rippey Stewart, professeur de littérature anglaise de l'université de Berkeley, auteur de « romans écologiques » tels que *Storm* (1941), *Fire* (1948), *Earth Abides* (1949) et *Sheep Rock* (1951), lui semble injustement négligée : il a ainsi été aux côtés d'« *Herbet Bolton, père de l'histoire comparée des frontières, [de] Carl Sauter, fondateur de l'« Ecole de Berkeley » en géographie culturelle, [d'] Alfred Kroeber, figure dominante de l'anthropologie californienne, et [de] Julian Stewart, pionnier de l'« écologie culturelle* ». Dans leurs champs de recherche respectifs, ceux-ci s'accordent une priorité similaire aux interactions écologiques entre les humains et leur environnement naturel »(p. 98). De Stewart à Jefferies, en passant par les travaux de recherche effectués dans des « villes mortes », notamment par les botanistes, Mike Davis fait un incessant aller-retour entre imaginaire littéraire et nécessité d'entreprendre une écologie urbaine dans les territoires urbains délaissés. « Une observation attentive de la succession dynamique à l'œuvre dans les « zones mortes » urbaines (une expression forgée par les alliés, plus précisément les analystes du bombardement stratégique) pourrait fournir des réponses empiriques à deux questions qui s'imposent aux études portant sur la nature urbaine » (p. 107-108) : comment l'urbanisation (suivie de la « désurbanisation » produite par les bombardements aériens) a-t-elle modifié le modèle biophysique du paysage ? Doit-on remettre en question les paradigmes dominants dans l'écologie urbaine ? C'est dans cette perspective que Mike Davis en appelle à une « écologie des bombardements », l'abandon de la ville détruite permettant de mieux appréhender les enjeux de l'écologie urbaine. Ce qui l'amène à proposer son regard sur la « géomorphologie du ghetto » (p. 120).

Au prisme des friches urbaines et industrielles, Mike Davis interroge plusieurs exemples de catastrophes, aussi divers que les destructions d'habitations par bombardement pendant la Seconde Guerre mondiale, les incendies criminels, et plus encore l'abandon d'habitations aux Etats-Unis. « *Durant la seule année 1996, plus de 20 000 unités d'habitation supplémentaires furent encore abandonnées dans la ville de New York, tandis qu'une Philadelphie défigurée se débattait avec ses 55 000 immeubles et parcelles laissés à l'abandon. Les sciences de l'environnement peuvent-elles nous aider à comprendre cette catastrophe ?* » (p. 123). Cette « géomorphologie du ghetto » questionne les lieux de la ville, les espaces de vie, les processus de réhabilitation/rénovation, les logiques foncières, la criminalité de certains quartiers... Ce qui permet à Mike Davis d'argumenter l'existence d'une « *pandémie urbaine* » (p. 130). L'ouvrage se conclut donc sur l'apport de l'étude des « dead cities » sur des questions actuelles : incendies criminels, quartiers défigurés, mais aussi prolifération des rongeurs,

problèmes environnementaux liés à la gestion des déchets... sont analysés comme des « maladies urbaines » émergentes pour lesquelles il appelle à une attention toute particulière, pour comprendre le « vivre en ville ».

Cette traduction ne présente qu'une partie de l'ouvrage de Mike Davis paru en 2002 en anglais sous le titre *Dead Cities and Other Tales*, et se concentre sur les trois articles présentant ses réflexions sur la destruction programmée des villes. Il ne faut pas y chercher des analyses sur la ville-catastrophe, mais un essai sur l'écologie urbaine, au prisme de la destruction de villes. Une lecture agréable, qui stimule le lecteur par les nombreuses réflexions que propose cet auteur, rendu célèbre pour son ouvrage *City of Quartz. Los Angeles, capitale du futur* (en 1998 pour l'édition française).

Bénédicte Tratnjek.